

« Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. » Ephésiens 4, 3.

EDITO

Renoncer à la maison de Dieu ?

En lisant Amos, on est étonné de l'actualité d'un tel prophète.

Au milieu de prophéties qui concernent les peuples de l'époque, on trouve des principes valables tant qu'il y aura de la religiosité sur terre (c'est à dessein que nous ne parlons pas de foi), principes valables pour toutes les époques.

Et il y a de quoi réfléchir quand on lit, par exemple, « Cherchez-moi et vous vivrez ; et ne cherchez pas Béthel, et n'allez pas à Guilgal, et ne passez pas par Beër-Shéba » (5, 4-5).

Béthel, c'est la maison de Dieu (Genèse 28, 19). Autrement dit un lieu béni dont l'équivalent chrétien est l'Eglise. Alors pourquoi y renoncer ? Parce qu'elle est devenue un lieu d'idolâtrie (1 Rois 12) et d'habitudes liturgiques. Faut-il aller jusqu'à quitter ce lieu ? Si nous nous posons la question, le Seigneur y répondra.

Guilgal, c'est le lieu du jugement de ce que nous sommes (Josué 5, 10, 43), jugement qui donne la puissance d'en haut pour combattre. Même cela peut être perverti : une forme extérieure qu'il faut abandonner pour un vrai jugement de nous-mêmes (personnel et collectif) et une vraie repentance.

Beër-Shéba, c'est un puits, un moyen de se désaltérer de la Parole de Dieu (Gen. 21, 22-34). Les écrits des frères du XIXe siècle ont eu souvent cette fonction. Gardons-nous toutefois de les prendre pour autre chose que des puits, gardons-nous de les confondre avec l'eau elle-même. Il nous faudrait alors les abandonner.

Il reste un remède : « Cherchez l'Eternel et vous vivrez » (5, 6). Dieu est toujours accessible à une âme sincère. Les formes (même les meilleures) se corrompent, Jésus ne change pas.

AMOS, UN PROPHÈTE QUI DÉRANGE.

D'aucuns peuvent penser que lire le prophète Amos aujourd'hui consiste à se pencher sur un passé révolu puisque ses prophéties se sont réalisées depuis bien longtemps. D'autant plus que ses avertissements concernaient Israël et les nations environnantes, un peu Juda, et que cela paraît fort éloigné des préoccupations qui doivent animer l'Eglise de nos jours.

Or, outre le fait que 1 Cor.10.11 demeure toujours valable, -mais nous pouvons il est vrai l'appliquer à de très nombreux passages,- il se trouve que l'époque d'Amos a de nombreuses similitudes avec la nôtre et que le comportement moral d'Israël peut être comparé à des attitudes actuelles, déviantes et regrettables. Voyons cela de plus près.

1- Amos prophétise en un temps de grande prospérité matérielle.

L'activité d'Amos s'étend sur une courte période, « aux jours d'Ozias, roi de Juda, et aux jours de Jéroboam 2 ... roi d'Israël », « deux ans avant le tremblement de terre », et sa prophétie concerne essentiellement les dix tribus, le royaume du nord, Israël.

Or Jéroboam vient de reconquérir aux Araméens (Syriens) une partie du royaume (2 Rois 14.25). La paix amène la prospérité matérielle, au moins pour une certaine partie de la population, notamment les commerçants. Mais cet enrichissement de certains développe un fort esprit mercantile, d'influence Cananéenne, qui s'oppose à la tradition égalitaire d'Israël, et en laisse beaucoup d'autres dans une grande misère.

Alors, poussé par Dieu, Amos va intervenir. Devant l'injustice, l'iniquité, il va rapporter ce que l'Eternel lui a

Dans ce numéro 51

1- Amos dérange	P. 1-3
2- Quelques remarques sur Amos	P. 4-5
3- Courrier des lecteurs	P. 5
4- Trois types de présentation des vérités bibliques	P. 6-7
5- Portrait 36, La Fille de Jaïrus	P. 7-8

dicté dans son rugissement, contre les nations envahissantes et contre Israël. Pour nous en tenir à Israël, cible essentielle de cette prophétie, Dieu montre aussi dans un des plateaux de la balance ce que lui-même a fait pour eux :

-il a détruit l'Amoréen, il a détruit son fruit. L'activité de Dieu pour l'Eglise a été aussi de détruire l'homme fort et de piller ses biens (Mat.12.29).

-il les a « fait monter du pays d'Egypte », pays de la servitude, de l'esclavage. Pour nous, « Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant » (Gal.5.1). Nous sommes « sauvés d'un pays d'esclavage ».

Or Israël reproduisait maintenant avec ses propres concitoyens, après les avoir ruinés, cet esclavage banni par la loi (Lév.25.39 ;42).

-il les a fait marcher dans le désert pendant 40 ans, à la fois pour les éprouver, mais « pour leur faire du bien à la fin » (Deut.8.16),

-il leur a suscité des prophètes qu'il a séparés, mis à part pour avertir son peuple, l'informer de ses pensées, le diriger, le garder jusqu'au Messie, car après la mort de ses prophètes, il a pensé dans sa grâce infinie « peut-être auront-ils du respect pour mon Fils » (Mat.21.37). « Autrefois (jusqu'au Seigneur) Dieu nous a parlé par les prophètes », mais maintenant « Dieu nous a parlé dans le Fils » (Héb.1.1-2).

Et, « c'est lui (Christ) qui a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs... pour l'édification du corps de Christ » (Eph.4.11-12). Qu'ont fait les dix tribus de tous les dons de Dieu ? Qu'a fait l'Eglise de tous les dons de Dieu ?

Israël a : -« vendu le juste pour de l'argent et le pauvre pour une paire de sandales (2.6)

-« désiré ardemment voir la poussière sur la tête des chétifs » (2.7), en signe de deuil, de contrition, de repentance, mais surtout pas sur la tête des plus influents !

-« perverti le chemin des débonnaires » (2.7)

-pratiqué la fornication au point « qu'un homme et son père sont allés vers la même fille, pour profaner le saint nom de l'Eternel » (2.7)

-« fait boire du vin aux Nazaréens » (2.12)

-« commandé aux prophètes : ne prophétisez pas ! » (2.12)

Pour parler vrai, ces reproches que l'Eternel adresse au royaume du nord, une partie de son peuple, tandis que l'autre partie, Juda, « méprisait sa loi et ne gardait pas ses statuts » (2.4), ne sont-ils pas typiques aussi de ce qu'a fait la chrétienté et de ce qu'elle continue de faire en certains cas sous des dehors de sainteté pratique ?

Que dit Laodicée ? « Je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien ». Prospérité orgueilleuse où le moi est mis en avant, où l'on croit savoir, n'ayant que « la connaissance qui enfle » (1 Cor.8.1), où l'on ne veut plus de la prophétie qui avertit et discipline, qui demande une réelle remise en question, mais où l'on préfère entendre des choses agréables. Ainsi comme le faux prophète Amatsia, sacrificateur de Béthel (d'où Dieu a été chassé) on entend : « voyant, vas-t-en... fuis, ne prophétise plus à Béthel » (7.12). Prospérité où l'on ne voit que soi, sans se soucier ni s'occuper, sinon pour les calomnier « des chétifs », « des débonnaires », où l'on pratique un ostracisme contraire à l'enseignement et à la volonté de Christ qui veut rassembler.

Quels étranges rapprochements pouvons-nous faire entre notre temps et l'époque et la prophétie d'Amos ! Certainement Dieu a jugé et jugera les nations. Mais il juge aussi très sévèrement son propre peuple. Il commence par sa maison ! (1 Pi.4.17).

2- Amos prophétise pour Israël.

Amos est de Thekoa, une ville fortifiée de Juda. Pourtant, l'Eternel l'envoie prophétiser en Israël, le royaume du nord, les dix tribus. Cela n'est pas bien admis, surtout par les faux prophètes, bien installés, qui profitent de la prospérité économique et de l'affaiblissement des valeurs morales et spirituelles et lui disent : « Fuis au pays de Juda, et mange là du pain et prophétise là. » (7.12).

De mauvais principes étaient admis en Ephraïm depuis longtemps sans avoir été jugés : les faux dieux, installés justement à Béthel, le fait d'offrir des sacrifices humains à Moloch, d'autres offrandes à Ramphan ou à d'autres idoles qu'Israël s'était faites. Parfois il nous faut remonter loin dans notre vie personnelle ou dans notre vie d'assemblée et nous éloigner de pensées, de pratiques non conformes à la pensée ou à la sainteté divines, et auxquelles nous ne prêtons peut-être plus attention. La solution est de revenir à la source, à Dieu lui-même : « cherchez-moi et vous vivrez » (5.4), sachant qu'il n'y a pas de vrai retour possible sans réelle repentance.

Aussi, les jugements annoncés allaient-ils s'accomplir inéluctablement sans ce retour d'Israël à l'Eternel. L'intercession d'Amos avait par deux fois arrêté le bras divin (7.3-6). Et quelle grandeur, quelle beauté dans l'intercession du prophète ! Cependant Israël devait, soit se repentir et revenir à l'Eternel, soit se préparer à rencontrer son Dieu (4.12). Et « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant » parce que « notre Dieu est un feu consumant » (Héb.10.31 et 12.29).

Pourtant, Dieu laisse toujours une porte ouverte à sa grâce et cette grâce a toujours le dernier mot. « Je ne

détruirai pas entièrement la maison de Jacob » (9.8) et « comme le berger sauve de la gueule du lion deux jambes et un bout d'oreille, ainsi seront sauvés les fils d'Israël » (3.12), et même s'ils sont déportés, à la fin, « ils ne seront plus arrachés de dessus leur terre » (9.15).

3- Amos, prophète par la seule volonté de l'Eternel.

Accusé par un sacrificateur des faux dieux de Béthel, nommé Amatsia, Amos est amené à présenter brièvement sa défense, comme Paul présentait son apologie devant les magistrats et les autorités qui lui demandaient raison de son ministère.

Amos rappelle tout d'abord qu'il n'a pas choisi ce service : « je n'étais pas prophète, et je n'étais pas fils de prophète » (7.14). Il n'avait pas cette vocation, il n'était pas non plus né dans une famille de prophètes.

Cela ne rappelle-t-il pas deux grandes vérités bibliques ? La première à propos du salut. On ne possède pas le salut parce qu'on est enfant de parents chrétiens, mais parce qu'on est né de nouveau, « né d'eau et de l'Esprit », parce qu'on est passé par la conversion et la repentance.

La seconde à propos du service personnel. On ne peut être prophète c'est-à-dire celui qui délivre un message de la part de Dieu, parce que son père était prophète ou parce qu'un jour de grande ferveur on a décidé d'être prophète, de rentrer dans les ordres des prophètes. Non ! Seul le Seigneur décide de ceux qu'il emploie comme tels pour le bien de son assemblée selon Eph.4.11-12. Il s'agit là de son seul choix souverain et l'homme n'y entre absolument pas.

Que l'Eternel ait choisi Amos, le berger de Thekoa, dérange ceux qui pensent que le prophète doit appartenir à une certaine classe, avoir au moins tel diplôme universitaire et être issu d'une famille de l'assemblée depuis plusieurs générations, tant mieux ! Dieu, quant à lui, ne fait pas de distinction entre les personnes (rappelons au passage que Jacques dit que cela est péché Jacq.2.9) et choisit Amos comme prophète, comme il choisit un autre berger, David, pour en faire un roi puissant en Israël, quand le mépris de l'homme allait même oublier de le présenter à Samuel ! (1 Sam.16.11)

Amos n'avait pas souhaité, désiré être prophète. Berger, il aimait son travail, son troupeau, ses maigres pâturages, son existence paisible où le contentement tenait une grande place : « je cueillais le fruit des sycomores » (7.14). Le fruit du sycomore est une nourriture rare. Le dernier des prophètes aussi, Jean le baptiseur se nourrissait très

frugalement (Mat.3.4). Lui non plus n'avait pas choisi d'être prophète ni d'être décapité !

Amos ne pouvait pas s'opposer à Dieu qui l'avait choisi et qualifié pour exprimer sa pensée, comme Pierre ne pouvait pas s'opposer au salut des nations (Act.11.17). Il n'était qu'un instrument choisi par Dieu, utile au Maître pour porter un message d'avertissement très sérieux, mais aussi de grâce, et il pouvait dire comme tout serviteur : « nous sommes des esclaves inutiles ; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait » (Luc 17.10)

Aujourd'hui, pour l'édification du corps de Christ, Dieu a placé chacun dans une fonction précise, qui peut évoluer, mais que Dieu seul a choisie selon ses propres critères souverains et indiscutables. A ma place, je suis utile au Maître et à l'assemblée. Dès lors que j'ai « une haute pensée de moi-même » (Rom.12.3), que je pense pouvoir exercer, de par ma volonté et avec mes propres forces, le service de prophète auquel même l'apôtre Paul semble m'inviter (1 Cor.14.1), je suis dans l'erreur et l'égarement, à mon détriment et au détriment de Christ, de son assemblée et de son témoignage.

Ces choses sont beaucoup trop sérieuses pour que l'on s'y engage soi-même sans l'avis du Seigneur et des frères de l'assemblée.

Enfin, nombreuses sont les expressions employées par Amos qui trahissent son origine de berger. Il aurait certainement beaucoup apprécié pouvoir observer le retour de la brebis égarée d'Israël, mais hélas, il dut aller jusqu'au bout des avertissements divins et dire : « la fin est venue pour mon peuple Israël ; je ne passerai plus pardessus lui » (8.2), « Israël sera certainement transporté de dessus sa terre » (7.17). Cette sentence est une aussi plainte de l'Eternel qui appelle, appelle, sans se lasser, mais ne reçoit que l'arrogante vanité de ce peuple auquel il a attaché son nom. Quelle tristesse ne sent-on pas chez l'Eternel quand il constate ce refus d'Israël, son fils (Os.13.13 Jér.31.20), de revenir à Lui : « mes entrailles se sont émues pour lui » (Jér.31.20).

Puissions-nous retirer de la lecture de ce prophète des enseignements qui nous touchent directement et réellement car c'est ce que recherche le Seigneur qui pourrait bien nous dire comme il l'a fait vis-à-vis de ses contemporains : « nous vous avons chanté des plaintes et vous n'avez pas pleuré » (Luc 7.32)

AMOS et la confession

Pourquoi les restaurations sont-elles si rares et souvent si lentes ? Parce que les confessions sont incomplètes et qu'on ne les favorise pas. Si nous voulons aider quelqu'un que nous aimons, aidons-lui à ouvrir sa plaie, aidons-lui à ne rien cacher ! On nous dira : «Dieu le sait bien». Mais Dieu veut que vous le lui disiez, que vous montriez que vous êtes d'accord avec lui. Il faut que vous l'honoriez en jugeant ce que vous êtes et ce que vous avez fait, comme lui le juge. Vous ne pouvez pas avoir de communion sans cela. «Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble s'ils ne sont pas d'accord ?» (Amos 3:3). De même, nous ne pouvons pas marcher avec Dieu si nous ne sommes pas d'accord avec lui.

Ce qu'on fait de Béthel et Guilgal

Quand tout paraît ruiné, Dieu intervient ; il entre en scène et fait voir sa gloire. Alors on oublie l'homme. L'homme gâte tout, mais Dieu s'avance ; l'infidélité et la ruine de l'homme ne l'arrêtent pas. Jéroboam est en train de présenter l'encens sur un des autels qu'il a faits, celui de Béthel. Béthel signifie «maison de Dieu», et à ce nom de Béthel étaient liées des promesses. Un veau d'or à Béthel ! Dans la chrétienté, maison de Dieu, combien de veaux d'or ! «Venez à Béthel, dit le prophète, et péchez» (Amos 4:4). Toutes les fois qu'on établit une idole dans la maison de Dieu, on fait un veau d'or à Béthel.

«Allez à Guilgal et péchez», dit le prophète (Amos 4:4) ! C'est exactement cela. Guilgal, qui était le lieu de la mort, quand le peuple a mis le pied dans le pays de la promesse, après le Jourdain, est devenu le lieu du péché. «Allez à Guilgal et péchez», dit le prophète. On pourrait le dire à la chrétienté, aujourd'hui, et à nous tous, quand nous tournons le dos à la croix de notre Seigneur Jésus Christ, et que nous refusons de la porter.

QUELQUES REMARQUES SUR AMOS

L'ÉTERNEL RUGIT

«Et il dit: L'Éternel rugit de Sion, et de Jérusalem il fait entendre sa voix; et les pâturages des bergers mènent deuil, et le sommet du Carmel est séché» (v. 2).

Cette expression: «L'Éternel rugit de Sion» est d'une grande importance et caractérise toute la prophétie d'Amos. L'Éternel y est représenté comme le «lion de la tribu de Juda» rugissant parce qu'il a une proie (cf. 3:4) qu'il dévorera; ce lion de Juda dominera sur Jérusalem, lieu où la grâce royale sera reconnue à la fin. Joël, parlant du jour de l'Éternel dans la vallée de Josaphat, se sert exactement des mêmes termes: «L'Éternel rugira de Sion, et de Jérusalem il fera entendre sa voix, et les cieux et la terre trembleront» (Joël 3:16); seulement Joël annonce les jugements futurs qui introduiront le règne millénaire du Fils de David Amos, comme nous l'avons dit, ne va pas si loin il annonce des jugements prochains; le lion de Juda rugit au jour même de sa prophétie. Amos commence et Joël finit; les jugements qu'il annonce sur les nations, puis sur Juda et Éphraïm sont près de s'exécuter et ont un caractère gouvernemental. Seulement le *juste gouvernement* de Dieu n'est pas la fin de ses voies envers les nations: il reste encore son *juste jugement*, le *jugement national définitif* et c'est de ce dernier que Joël nous entretient comme tant d'autres prophètes qui nous parlent du «jour de l'Éternel». Au contraire, la vision d'Amos s'arrête aux calamités qui fondront dans un avenir *très rapproché* sur les nations et sur le peuple d'Israël, et montre les causes spéciales qui les ont rendues nécessaires. C'est ainsi qu'en Amos, le Pharaon, l'Assyrien, Babylone, sont successivement et à divers intervalles la verge de l'Éternel pour châtier tous ces peuples, tandis que la dernière scène de Joël ne présente rien de semblable, mais montre l'Éternel en personne, exécutant le jugement final, et brisant définitivement l'Assyrien après s'être servi de lui comme d'une verge contre Israël.

Le gouvernement de Dieu est une locomotive (Quelques réflexions sur Amos)

Sauf dans ses dernières paroles, Amos ne dévoile pas les choses *futures*, mais les choses *prochaines*. C'est ce qui rend ce livre si important pour le jour actuel. Les manifestations du péché, mentionnées ici, sont de tous les temps et peuvent être constatées aussi bien chez les croyants que chez les non-croyants.

Amos en fait connaître la rétribution dans les deux cas. Mais, quelque amer que soit le châtiment, l'homme de foi, sous le poids de jugements actuels, rentre en lui-même, se juge, s'humilie et se repent — et la tribulation porte ses pensées vers la scène des bénédictions futures. Arrivées là, elles se reposent dans l'espérance, comme nous le voyons au dernier chapitre de notre prophète, et ne se laissent pas égarer dans le labyrinthe des événements qui agitent les hommes.

Le gouvernement de Dieu, qu'il s'agisse de sa maison ou du monde, est toujours saint, juste et invariable. Il est comme la locomotive dont on ne peut changer la direction. L'intervention d'un seul qui tire le signal d'alarme peut arrêter subitement le train dans sa course quand une catastrophe est prévue. Le conducteur serre les freins. Il dit, comme en Amos: «Cela ne sera pas». Mais, le résultat s'étant produit, la locomotive reprend son invariable direction. Rien ne la fait dévier de son but final; mais, grâce à Dieu, si elle écrase tout obstacle sur son passage, elle ne conduit pas aux abîmes, mais au but désiré, les voyageurs qui s'y confient.

COURRIER DES LECTEURS

Une sœur nous a écrit, désireuse d'infos sur le devenir des enfants décédés. Un Messager Evangélique l'avait troublée.

Chère sœur en Christ,

Notre réponse ne portera pas sur « l'ancien messager évangélique » qui vous a troublée, mais sur la simple question : « Les enfants de parents incroyants qui meurent sans avoir atteint l'âge de responsabilité du péché sont-ils sauvés ? »

Beaucoup de parents en effet se sont demandé avec inquiétude ce qui arriverait à leurs enfants qui mouraient en bas âge. Sont-ils perdus ou vont-ils au ciel ? Il semble que le Seigneur Jésus répond à cette question en Matthieu 18.10 lorsqu'il dit : « Prenez garde de ne pas mépriser un de ces petits ; car je vous dis que, dans les cieux, leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux. Car le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu ».

Les petits enfants ont un grand prix pour le Seigneur ; ils ont besoin d'un Sauveur, car tout être humain qui naît dans ce monde est marqué par le sceau du péché, et se dirige vers la mort, salaire du péché. Jésus est venu pour sauver ces petits ; et tous ceux qui décèdent avant l'âge où l'on est responsable de sa conduite devant Dieu, sont au bénéfice de l'œuvre expiatoire de Christ. Le Seigneur montre l'intérêt particulier et l'affection qu'il leur porte ; ils sont continuellement représentés devant Dieu par les anges qui servent en leur faveur. Ne méprisons donc aucun d'entre eux, mais portons-les plutôt dans notre cœur, comme Jésus lui-même le fait.

Résumons-nous. Si donc les enfants meurent à un âge où ils ne sont pas responsables du péché, ils ne sont pas perdus, mais sont dans le ciel, et se réjouissent de la présence de Dieu. Ceci ne concerne pas seulement les enfants de parents croyants, mais tous les enfants qui quittent tôt la terre.

Cela ne nous réjouit-il pas beaucoup de savoir que tous ces millions de petits enfants morts depuis des millénaires fassent partie du fruit du travail de l'âme de notre Seigneur ?

En espérant avoir répondu à votre attente, veuillez croire chère amie à nos fraternelles salutations.
Un rédacteur du Lien

QUELQUES PORTRAITS 36 : LA FILLE DE JAÏRUS

MATT.9, MARC 5, LUC 8

□ UNE JEUNE FILLE DE DOUZE ANS, MALADE, A L'EXTREMITÉ.

Nous voici devant un très bel épisode de la vie du Seigneur Jésus, repris par les trois évangiles synoptiques. Car en fait, à travers tous ces portraits féminins du Nouveau Testament, nous nous approchons de Christ, nous contemplons sa gloire et l'excellence de son cœur d'amour, et cela nous comble d'admiration et de reconnaissance.

Dans la maison de Jaïrus, un «chef de synagogue», quelqu'un de très impliqué dans la vie religieuse juive, mais qui ne ressemblait pas aux rabbins, aux scribes, aux chefs et membres des diverses sectes juives qui méprisaient Jésus et rejetaient l'idée même qu'il fût Fils de Dieu, dans cette maison Jaïrus et sa famille vivent des heures d'angoisse parce que, sa fille, fort malade, se trouve «à l'extrémité».

Quel moment tragique pour cette famille ! Car c'est toujours une tragédie pour des parents que de voir leur enfant malade. N'oublions pas qu'autour de nous, et spécialement dans l'assemblée, certains peuvent être confrontés à des situations semblables. Qu'au moins nos prières montent vers Celui qui aimait prendre les enfants dans ses bras, dans un geste de tendresse et d'amour. Ceux qui ont connu de tels moments savent combien, dans ce combat, les parents se trouvent isolés et ressentent le besoin des prières de tous leurs frères et sœurs en Christ.

Cette jeune fille de douze ans dont on ne connaît pas le nom, est fille unique, ce qui accroît encore la douleur des parents. Les Ecritures nous parlent de plusieurs enfants uniques. Tels étaient la fille de Jephthé, le fils de la veuve de Naïm, l'enfant démoniaque que les disciples n'ont pu guérir, le fils de la Sunamite, le fils d'Abraham et de Sara, etc... et tous ces récits bibliques sont pleins d'intérêts et d'enseignements. Mais au-dessus de tous ces enfants uniques, le plus élevé, celui qui devrait occuper toutes nos pensées demeure le «Fils unique de Dieu». On ne connaît pas la maladie de cet enfant. Est-il nécessaire de dire qu'alors la mortalité infantile était plus élevée qu'aujourd'hui, les maladies de l'enfance faisaient de douloureux ravages. Les médecins, si la famille les a consultés, ce que nous ne pouvons pas affirmer, ont établi un diagnostic sans appel, sans espoir. Et cet enfant lutte contre la mort. Mais cette lutte est inégale.

□ LA SUPPLICATION DE JAÏRUS.

La mère de cette jeune fille est restée auprès d'elle. Les soins d'une mère n'ont pas de prix. Rien ne les

remplace. Chacun des parents possède un rôle spécifique dans l'éducation et la croissance harmonieuse d'un enfant. Jaïrus, le père, recherche Jésus, s'approche de lui malgré la foule, et se jette à ses pieds. Plusieurs dans les évangiles se sont ainsi jetés ou tenus aux pieds du Seigneur. Nous devrions avoir cette attitude plus souvent et, comme Marie, nous trouver à ses pieds pour la prière, pour écouter sa Parole et pour l'adorer, trois activités essentielles de la vie chrétienne. L'attitude de ce père meurtri mais plein de foi est remarquable. En Marc et en Luc, Jaïrus se jette aux pieds du Seigneur et le supplie «de venir dans sa maison» pour «imposer les mains» à sa fille, «afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive». En Matthieu nous lisons que Jaïrus, «lui rendit hommage, disant : Ma fille vient de mourir, mais viens et pose ta main sur elle, et elle vivra». Une prière serait-elle donc un hommage ? Oui, car non seulement ce chef de synagogue reconnaît en Jésus le Messie promis, mais il reconnaît aussi sa puissance et sa grâce. Cette attitude dictée par la foi honore le Seigneur très positivement. Alors quel empressement chez le Fils de Dieu : «Jésus se levant, le suivit».

Mais voilà qu'un événement intervient pour retarder l'empressement du Seigneur. «Une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans... s'approchant par derrière, toucha le bord de son vêtement ; et à l'instant sa perte de sang s'arrêta». Jésus, qui a senti de la puissance sortir de lui-même, s'arrête et demande qui l'a touché. La femme «voyant qu'elle n'était pas cachée», se montre alors devant tous. Les sentiments de Jaïrus à ce moment précis ne nous sont pas explicités. Nous pourrions facilement penser que ce retard ne pouvait qu'accroître l'angoisse de ce père. Mais dans le fond, ce miracle accompli devant ses yeux n'était-il pas un réconfort ? Si ce Jésus de Nazareth pouvait ainsi guérir sans même la toucher une femme qui avait consulté en vain tant de médecins, n'allait-il pas aussi certainement guérir sa chère enfant malade à la mort ? Sa foi est renforcée par la vue d'un tel miracle.

Puis, cette foi du chef de synagogue est encore éprouvée. L'apôtre Pierre nous dit que «l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or», si elle est subie avec succès, glorifie le Seigneur. Ce fut le cas pour Jaïrus, lorsque ses serviteurs le rejoignent et lui disent : «Ta fille est morte ; pourquoi tourmentes-tu encore le maître ?» Quel coup terrible pour ce père. Remarquons au passage que les serviteurs ne voient en Jésus que le «maître qui enseigne», celui qui apporte une doctrine nouvelle, alors que Jaïrus distinguait en Jésus le Sauveur et le Roi d'Israël. Le Seigneur a entendu ce que venaient d'annoncer les serviteurs et il rassure aussitôt Jaïrus

: «Ne crains pas, crois seulement». Quelle confiance donne le Sauveur!

Quels souvenirs inoubliables ont dû laisser ces moments dans le coeur de cet homme ! On peut penser que des accents de louange s'élevaient spontanément au sein de la famille et des amis, lorsque Jaïrus racontait l'histoire de ce miracle.

□ LA MANIERE D'AGIR DU SEIGNEUR JESUS.

Nous avons tout d'abord noté que le Seigneur s'est levé immédiatement à la demande de Jaïrus. Il est seul juge de l'urgence. Pour Lazare, il attend et il a ses raisons souveraines.

Il ne permet à personne de le suivre sinon à ses trois chers disciples, Pierre, Jacques et Jean, ceux qui seront aussi des «témoins oculaires» de sa gloire sur la sainte montagne, ceux encore qui seront avec lui à Gethsémané, accablés de fatigue, «endormis de tristesse».

Arrivé à la maison du chef de synagogue, il demande à la foule composée de joueurs de flûte et de pleureuses de se retirer. Dans cette maison, et dans sa présence, ne doivent demeurer que ceux qui ne font pas de bruit, qui éprouvent des sentiments vrais, authentiques, ceux qui ne se moquent pas de Dieu. Car lorsqu'il a dit : «L'enfant n'est pas morte, mais elle dort», tous se sont moqués de lui. Cette maison, purgée de ses éléments parasites, bruyants et incrédules, va maintenant pouvoir contempler la gloire du Seigneur.

Puis il pénètre «là où l'enfant était couchée», suivi de ses trois disciples ainsi que du père et de la mère. Là, en présence de «cœurs brisés et humiliés» (Ps 51, 17), brillent de tout leur éclat l'amour et la puissance de Dieu. Jésus prend la main de l'enfant et lui dit en araméen : «Talitha coumi» ; ce qui se traduit : Jeune fille, je te dis, lève-toi». Jaïrus avait demandé que Jésus «vienne et pose sa main sur elle». Il ne pose pas la main sur la tête de la jeune fille, il lui prend la main. Quelle symbole extraordinaire ! En même temps, il prononce une seule parole et la jeune fille se lève. «Jeune fille de douze ans, tu es morte, mais je te donne la vie parce que je suis la vie, et je tiens ta main pour te conduire au Père, parce que «nul ne vient au Père que par moi»(Jn.14.6).

Mais il reste encore quelque chose à faire, un travail que le Seigneur demande aux parents d'effectuer : «Il commanda de lui donner à manger». Certainement le Seigneur, ayant conscience de l'affaiblissement du corps de cette jeune fille, demande qu'on la nourrisse. Il connaît les besoins de nos corps, nos infirmités, nos fatigues, nos maladies, nos moments de dépression. Il demande donc qu'on l'alimente. Soulignons que, de façon indirecte, il demande ainsi aux parents de la nourrir spirituellement. Ce devoir parental de donner

aux enfants une nourriture spirituelle solide pour en faire des chrétiens accomplis nous est donc rappelé ici avec force.

Enfin Jésus demande aux parents «de ne dire à personne ce qui était arrivé» ; il ne veut pas de publicité. Il ne recherche pas sa propre gloire : «Le Christ ne s'est pas glorifié lui même» (Héb.5.5) - mais il a glorifié Dieu en accomplissant son oeuvre.

□ RÉACTIONS DE LA JEUNE FILLE ET DE SES PARENTS.

Les évangiles nous disent que Jaïrus et sa femme étaient «hors d'eux», «transportés d'une grande admiration». La foi, hommage que le Seigneur récompense merveilleusement, «est trouvée tourner à louange et à gloire et à honneur» pour Dieu. La louange, subtil composé d'admiration, d'allégresse et d'humiliation, habite le père et la mère de l'enfant en hommage à Jésus le Sauveur.

La jeune fille elle-même, après avoir «immédiatement» pris la stature debout, peut désormais marcher pour son Sauveur, car, nous dit Marc : «Elle avait douze ans». Ce chiffre, outre qu'il parle d'un temps où la responsabilité personnelle est engagée, n'évoque-t-il pas aussi Israël ? Un peuple qui, peu à peu, se détournant de Dieu devait être châtié, ne méritant que la mort. Mais un peuple qui reprendra vie lorsqu'il reconnaîtra enfin Jésus comme le Fils de Dieu, celui qu'ils ont percé, crucifié, comme le Messie, leur Seigneur, Dieu lui-même.

Quelles glorieuses richesses dans ce récit de la résurrection de la fille unique de Jaïrus : tendresse et puissance de Christ, «foi forte d'une certitude» chez le père, allégorie d'Israël rétabli, un pur joyau de la splendeur des Ecritures et de la gloire de Jésus Christ.

Sur ce qu'on appelle « gouvernement » de Dieu

La notion de la discipline naît entre un père et un fils. Le gouvernement de Dieu à notre égard est exercé en vue de cette relation pour nous y maintenir pratiquement ou nous y ramener, si nous manquons. Il veut nous détourner du mal, broyer ce qui est dur, nous encourager par Sa bonté

*Le Lien, c'est désormais
Le.lien@aliceadsl.fr*